

*** Commentaires du 27 octobre 2013 ***

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de

Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

29^{ième} dimanche – ordinaire – 27 octobre 2013 – Année C

» Mon Dieu, prends pitié «



1. Les textes de ce dimanche

1. **Si 35, 12-14.16-18**
2. **Ps 33, 2-3, 16.18, 19.23**
3. **2 Tm 4, 6-8.16-18**
4. **Lc 18, 9-14**

PREMIÈRE LECTURE **Si 35, 12-14.16-18**

Libre de Ben Sirac le Sage

35

- 12i** Le Seigneur est un juge qui ne fait pas de différence entre les hommes.
13 Il ne défavorise pas le pauvre,
il écoute la prière de l'opprimé.
14 Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin,
ni la plainte répétée de la veuve.
16 Celui qui sert Dieu de tout son coeur est bien accueilli,
et sa prière parvient jusqu'au ciel.

- 17 La prière du pauvre traverse les nuées ;
tant qu'elle n'a pas atteint son but, il demeure inconsolable.
- 18 Il ne s'arrête pas
avant que le Très-Haut ait jeté les yeux sur lui,
prononcé en faveur des justes et rendu justice.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Si 35, 12-14.16-18

Quelques mots, d'abord, sur le livre de Ben Sirac que nous lisons trop rarement : Ben Sirac s'appelait Jésus lui aussi ; il a ouvert une école de sagesse à Jérusalem vers 180 av. J.C. ; c'est pour cela qu'on l'appelle souvent Ben Sirac le Sage ; à cette époque la Palestine était sous domination grecque depuis la conquête d'Alexandre en 332 : l'occupant grec du moment était libéral (cela n'a pas toujours été le cas : on connaît la persécution d'Antiochus Épiphane au temps des Maccabées, vers 165 av. J.C)... pour l'instant, quand Ben Sirac prend la plume, l'atmosphère est paisible ; le pouvoir en place respecte les coutumes et la religion juives. Mais, paradoxalement, et c'est ce qui pousse Ben Sirac à écrire, ce libéralisme ambiant n'a pas que des avantages, cette apparence paisible cache un danger : le contact entre ces deux civilisations grecque et juive met en péril la pureté de la foi juive : on risque de tout mélanger. Car la religion juive est aux antipodes de la philosophie et de la mythologie grecques. Notre époque moderne en donne un peu une idée : nous aussi vivons dans une ambiance de tolérance qui nous conduit à une sorte d'indifférentisme religieux : comme le disait René Rémond, tout se passe comme si il y avait un libre service des idées et des valeurs et nous faisons chacun le choix de ce qui nous convient dans ce supermarché.

L'un des objectifs de Ben Sirac est donc de transmettre la foi dans son intégrité si bien qu'on a avec l'ensemble de son livre une présentation de la foi juive dans sa pureté, telle qu'on la conçoit vers les années 180 avant notre ère. Or les années 180, c'est déjà presque la fin de l'Ancien Testament : la réflexion de Ben Sirac vient donc au terme de la longue évolution de la foi d'Israël. Car la foi juive n'est pas une spéculation philosophique, elle est l'expérience d'une Alliance avec le Dieu vivant. C'est à travers les œuvres de Dieu qu'on a découvert peu à peu son vrai visage : non pas une idée inventée par les hommes, mais une Révélation progressive et, il faut bien le dire, surprenante. Car « Dieu est Dieu et non pas homme » comme dit le prophète Osée (Os 11, 9).

En particulier, et c'est le thème de notre passage d'aujourd'hui, il ne juge pas selon les apparences : on entend là bien sûr comme un écho de ce que disait le prophète Samuel à Jessé, le père du petit berger David : « Les hommes regardent les apparences, mais Dieu regarde le cœur. » (1 S 16, 7). En écho, Ben Sirac dit : « Il ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve. » Il va même jusqu'à employer une image superbe dans un autre verset de ce même chapitre : « Les larmes de la veuve descendent sur la joue de Dieu » (Si 35, 18 selon le texte hébreu)... belle manière de dire cette tendresse penchée sur nos misères. Pour que nos larmes coulent sur les joues d'un autre, il faut que cet autre soit particulièrement proche, tout contre nous, même ! C'est bien le sens du mot miséricorde : dire que Dieu est miséricordieux, c'est dire qu'il vibre à nos malheurs (en hébreu, le sens exact du mot miséricorde, c'est « des entrailles qui frémissent »).

Le pauvre, l'opprimé, l'orphelin, la veuve : les quatre situations énumérées ici sont les quatre situations-type de pauvreté dans la société de l'Ancien Testament ; ce sont ces quatre catégories de personnes défavorisées que la Loi protège : aujourd'hui, on dirait que ce sont les situations-type de précarité. Il n'empêche que, même si la loi protège les plus

faibles, (la loi est toujours faite pour cela !), notre regard n'est pas toujours très favorable pour les personnes en situation de précarité ; spontanément, nous sommes souvent plus attirés par les personnes mieux établies socialement.

Ben Sirac nous dit : vous, c'est plus fort que vous, vous jugez souvent sur la mine. Dieu, lui, ne fait pas de différence entre les hommes ; ce qu'il regarde, c'est le cœur : « Celui qui sert Dieu de tout son cœur est bien accueilli, et sa prière parvient jusqu'au ciel. » Ben Sirac ne dit pas pour autant que Dieu « préfère » les pauvres ! L'amour parfait n'a pas de préférence ! Mais il est vrai que c'est peut-être dans nos jours de pauvreté que nous sommes les mieux placés pour prier ! Ou, pour le dire autrement, que nos dispositions sont les meilleures : « La prière du pauvre atteint les nuées ; tant qu'elle n'a pas atteint son but, il est inconsolable. » Il faut certainement entendre le mot « inconsolable » au sens fort. Une autre traduction dit d'ailleurs « La prière de l'humble traverse les nues et elle ne se repose pas tant qu'elle n'a pas atteint son but » ; une prière qui ne se repose pas : nous retrouvons ici l'insistance des textes de la semaine dernière quand Jésus donnait une veuve en exemple à ses apôtres : on se souvient de cette veuve obstinée de l'évangile qui poursuivait le juge pour obtenir son dû.

Quand on est vraiment dans une situation de pauvreté, de besoin, quand on n'a plus d'autre recours que la prière, alors vraiment, on prie de tout son cœur, on est réellement complètement tendu vers Dieu ; et alors notre cœur s'ouvre et enfin il peut y entrer. Car le mot « prière » et le mot « précarité » sont de la même famille. C'est peut-être la clé de la prière : on ne prie vraiment que quand on a pris conscience de sa pauvreté, de sa précarité. Encore faut-il être disposé à servir Dieu de tout son cœur ; il y a au milieu de notre texte d'aujourd'hui une toute petite phrase pleine de sous-entendus : « Celui qui sert Dieu de tout son cœur est bien accueilli, et sa prière parvient jusqu'au ciel. » Elle vise ceux qui croient acquérir des mérites aux yeux de Dieu à coups de cérémonies et de sacrifices de toute sorte ; Ben Sirac leur rappelle toute la prédication des prophètes : le plus beau, le plus riche des sacrifices, la plus belle cérémonie ne remplacent pas les dispositions du cœur. « Ce qui plaît au Seigneur, c'est (d'abord) qu'on se tienne loin du mal », dit Ben Sirac un peu plus haut (Si 35, 5). À l'inverse, ceux qui se sentent démunis devant Dieu ne doivent pas s'inquiéter car « Le Seigneur est un juge qui ne fait pas de différence entre les personnes ».

Complément

- L'étude du contexte éclaire davantage encore le passage que nous lisons ici ; dans les versets précédents, Ben Sirac a parlé du culte et des sacrifices en rappelant trois choses :

- la Loi vous commande d'offrir des sacrifices, donc faites-le, et, si vous le pouvez, soyez généreux.
- Mais ce qui plaît au Seigneur, c'est d'abord « qu'on se tienne loin du mal » (Si 35, 5).
- Ne croyez pas vous faire « bien voir » en présentant de riches présents (Si 35, 11)...

« CAR Le Seigneur est un juge qui ne fait pas de différence entre les hommes » (notre premier verset d'aujourd'hui).

PSAUME : Ps 33, 2-3, 16.18, 19.23

Psaume 33

R/ *Un pauvre a crié : Dieu l'écoute et le sauve*

- 02 Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
- 03 Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !
- 16 Le Seigneur regarde les justes,
il écoute, attentif à leurs cris.
- 18 Le Seigneur entend ceux qui l'appellent :
de toutes leurs angoisses, il les délivre.
- 19 Il est proche du cœur brisé,
il sauve l'esprit abattu.
- 23 Le Seigneur rachètera ses serviteurs :
pas de châtement pour qui trouve en lui son refuge.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 33, 2-3, 16.18, 19.23

Voilà encore un psaume alphabétique : chaque verset commence par une lettre de l'alphabet, dans l'ordre : le premier verset par A, le deuxième par B, et ainsi de suite. Manière d'affirmer une fois de plus que le seul chemin du bonheur, la seule sagesse, c'est de faire confiance à Dieu, de remettre toute notre vie entre ses mains, de A à Z (de Aleph à Tav en hébreu). Il est donc un parfait écho à notre première lecture de ce dimanche, tirée du livre de Ben Sirac ; puisque tout l'objectif de ce livre est de stimuler la foi des Juifs du deuxième siècle, parfois tentés d'écouter les voix de la sagesse grecque.

Autre écho, nous retrouvons dans ces quelques versets quelque chose que nous avons entendu dans la première lecture : cette même découverte d'un Dieu proche de l'homme et, en particulier, de l'homme qui souffre ; « Le Seigneur est proche du cœur brisé » : c'est très certainement l'une des grandes découvertes de la Bible, un Dieu bien différent de ce que l'on croyait spontanément ; un Dieu qui veut le bonheur de l'homme, un Dieu que la douleur de l'homme ne laisse pas indifférent ; nous lisons dans le livre de Ben Sirac « nos larmes coulent sur sa joue »... Il fallait bien une Révélation pour nous faire découvrir ce Dieu-là.

Rappelons-nous sur quel terreau est née la foi de Moïse : tous les peuples de cette région avaient bien des idées sur la question mais il ne venait à l'idée de personne qu'un Dieu puisse n'être que bienveillant. En Mésopotamie, par exemple, la terre d'origine d'Abraham, on imaginait une quantité de dieux, rivaux entre eux, jaloux les uns des autres et surtout jaloux des hommes : l'idée que Dieu puisse être jaloux si l'humanité trouvait le moyen de l'égaliser est justement récusée par l'auteur du livre de la Genèse : et c'est ce qu'insinue le serpent quand il dit à Ève : « Dieu est jaloux de toi »... l'Esprit-Saint qui inspire l'écrivain biblique lui a fait découvrir que cette idée d'un Dieu jaloux est une tentation, un soupçon dans lequel il ne faut pas se laisser aller sous peine de nous détruire nous-mêmes. Et c'est bien pour cela que la phrase est mise dans la bouche du serpent pour nous faire comprendre que le soupçon à l'égard de Dieu empoisonne nos vies, c'est du venin.

Et, au long des siècles de l'histoire biblique, grâce en particulier aux prophètes, le peuple d'Israël a approfondi cette découverte d'un Dieu qui aime l'homme comme un père aime son enfant, qui accompagne l'homme sur tous ses chemins ; face à l'incroyant qui demande « le Seigneur est-il au milieu de nous ? » (c'était la question du peuple affronté à l'épreuve de la soif à Massa et Meriba) le croyant affirme « Oui, le Seigneur est avec nous », il est « l'Emmanuel » (littéralement en hébreu « Dieu-avec-nous »). Et plus encore, quand les chemins sont rudes, le croyant ose dire que Dieu est proche de l'homme qui souffre, tellement proche que « nos larmes coulent sur la joue de Dieu », comme dit Ben Sirac.

Rappelons-nous l'épisode du buisson ardent au chapitre 3 du livre de l'Exode : « Dieu dit à Moïse : J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte, et je l'ai entendu crier sous les coups... Oui, je connais ses souffrances. » Quels que soient les coups, le croyant sait que le Seigneur l'entend crier, et son angoisse peut disparaître : « Le Seigneur entend ceux qui l'appellent : de toutes leurs angoisses, il les délivre ». Il reste que c'est facile à dire quand tout va bien ... et moins facile dans les jours de douleur ; les premiers versets de ce psaume sont bien difficiles à dire à certains jours : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse à mes lèvres. Je me glorifierai dans le Seigneur : que les pauvres m'entendent et soient en fête ! » Il reste aussi que, on a beau prier, crier vers Dieu, les coups ne cessent pas toujours, pas tout de suite, il faut bien le reconnaître ; cette présence attentive, « attentionnée », cette sollicitude de Dieu penché sur notre souffrance, n'est pas un coup de baguette magique ; beaucoup d'entre nous ne le savent que trop.

Mais reprenons l'épisode du buisson ardent : quand Dieu dit à Moïse « *J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte, et je l'ai entendu crier sous les coups... Oui, je connais ses souffrances...* », il suscite en même temps chez Moïse l'élan nécessaire pour entreprendre la libération du peuple. La foi qui inspire ce psaume, c'est justement celle-là : premièrement, la certitude que le Seigneur est proche de nous, dans la souffrance, « qu'il est de notre côté » si l'on peut dire. Deuxièmement, que, en réponse à notre cri, Dieu suscite en nous et dans nos frères l'élan nécessaire pour modifier la situation, pour nous aider à passer le cap. Qu'avec lui et grâce à lui, nous pouvons vaincre l'angoisse et surmonter la souffrance et le mal, parfois même le faire reculer.

Le peuple d'Israël, et c'est lui, d'abord, qui parle dans ce psaume, a vécu de nombreuses fois cette expérience : de la souffrance, du cri, de la prière et chaque fois, il peut en témoigner, Dieu a suscité les prophètes, les chefs dont il avait besoin pour prendre son destin en main. Si les premiers versets effectivement, sont un cri de louange « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse à mes lèvres », cette louange s'appuie sur toute une expérience qui est dite ensuite ; en fait, il faudrait lire « je bénirai le Seigneur... je me glorifierai dans le Seigneur... CAR le Seigneur regarde les justes, il entend les pauvres... » Dans les quelques versets que nous lisons ce dimanche, c'est toute l'œuvre de Dieu en faveur de son peuple qui est rappelée : « Il entend, il délivre, il regarde, il est attentif, il est proche, il sauve, il rachète... » Et ce n'est pas un hasard non plus si Dieu est appelé « le Seigneur » c'est-à-dire ces fameuses 4 lettres « YHWH » qui révèlent Dieu justement comme une présence permanente à son peuple tout au long de son histoire.

Dernière remarque, en reprenant le texte : « Le Seigneur entend ceux qui l'appellent... il écoute, attentif à leurs cris. » Dans l'épreuve, la souffrance, la douleur, il est non seulement permis mais recommandé de crier.

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre à Timothée

4

06i Me voici déjà offert en sacrifice, le moment de mon départ est venu.

07 Je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle.

08 Je n'ai plus qu'à recevoir la récompense du vainqueur : dans sa justice, le Seigneur, le juge impartial, me la remettra en ce jour-là, comme à tous ceux qui auront désiré avec amour sa manifestation dans la gloire.

16 La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a soutenu : tous m'ont abandonné. Que Dieu ne leur en tienne pas rigueur.

17 Le Seigneur, lui, m'a assisté. Il m'a rempli de force pour que je puisse annoncer jusqu'au bout l'Évangile et le faire entendre à toutes les nations païennes. J'ai échappé à la gueule du lion ;

18 le Seigneur me fera encore échapper à tout ce qu'on fait pour me nuire. Il me sauvera et me fera entrer au ciel, dans son Royaume. A lui la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

- Vous savez qu'on n'est pas tout à fait sûrs que les lettres à Timothée soient réellement de Paul, mais peut-être d'un disciple quelques années plus tard ; en revanche, tout le monde s'accorde à reconnaître que les lignes que nous lisons aujourd'hui sont de lui, et même qu'elles sont le testament de Paul, son dernier adieu à Timothée.

- Paul est dans sa prison à Rome, il sait maintenant qu'il n'en sortira que pour être exécuté ; le moment du grand départ est arrivé ; ce départ, il le dit par le mot *analuein* qu'on emploie en grec pour dire qu'on largue les amarres, qu'on lève l'ancre, ou encore qu'on replie la tente ;

- Il sait qu'il va paraître devant Dieu, et il fait son bilan : se retournant en arrière, (au cinéma on dirait qu'il fait un flashback), il reprend une comparaison qui lui est très habituelle, celle du sport : la vie d'un apôtre est comme une course de fond ; il a tenu jusqu'au bout de la course, il n'a pas déclaré forfait, donc il sait qu'il recevra la récompense du vainqueur ; (il dit textuellement « la couronne du vainqueur » parce que vous vous souvenez que la récompense à l'époque, à Rome, c'était une couronne de lauriers). Je reprends ses paroles : « Le moment de mon départ est venu. Je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle. Je n'ai plus qu'à recevoir la couronne du vainqueur ... »

- Seulement, cette course de l'apôtre, et même du Chrétien, elle est tout-à-fait particulière : quand Paul dit, « Je n'ai plus qu'à recevoir la couronne du vainqueur », ne croyez pas qu'il se vante, comme s'il se croyait meilleur que tout le monde : cette couronne-là, tous les coureurs, entendez tous les apôtres, y ont droit ; ce n'est donc pas de la prétention, mais il sait ce que Ben Sirac nous a appris : que Dieu ne fait pas de différence entre les hommes, qu'il regarde le cœur. Et il ajoute : « dans sa justice, le Seigneur, le juge

impartial, me remettra la couronne en ce jour-là, comme à tous ceux qui auront désiré avec amour sa manifestation dans la gloire ». Le juge impartial, celui qui sait voir les dispositions du cœur, sait que Paul et tant d'autres ont désiré avec amour l'avènement du Christ. Tous, ils recevront la couronne de gloire.

- Au passage, vous avez remarqué, encore une fois sous la plume de Paul, le mot « manifestation » du Christ ; nous l'avons déjà rencontré plusieurs fois chez lui : la manifestation totale et définitive du Christ a vraiment été l'horizon sur lequel il a toujours fixé les yeux, vers lequel il a couru toute sa vie.

- Il ne voit pas pourquoi il se vanterait d'ailleurs, car la force de courir, il ne l'a pas trouvée en lui-même, c'est le Christ qui la lui a donnée : « Le Seigneur m'a rempli de force pour que je puisse jusqu'au bout annoncer l'Évangile et le faire entendre à toutes les nations païennes. »

- Au fond, si j'entends bien, il suffit d'attendre tout de Dieu : c'est lui qui donne la force de courir (pour reprendre l'image de Paul), et c'est lui aussi qui donne la récompense à tous les coureurs à la fin de la course.

- Et là, du coup, nous découvrons encore autre chose : c'est que cette course n'est pas une compétition ; chacun à notre place, à notre rythme, il nous suffit de désirer avec amour la manifestation du Christ ; dans sa lettre à Tite, Paul définissait les Chrétiens, justement, comme ceux qui attendent cette manifestation du Christ. Il disait : « Nous attendons la bienheureuse espérance et la manifestation de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ » ; vous avez reconnu une phrase que nous redisons à chaque Messe : « Nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur », et vous savez le sens de ce ET : « Nous espérons le bonheur que tu promets QUI EST l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur ».

- Paul attendait donc tout de Dieu, et apparemment, il ne pouvait plus attendre grand-chose des hommes : « La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a soutenu : tous m'ont abandonné. Que Dieu ne leur en tienne pas rigueur ». Comme le Christ sur la croix, comme Étienne, lors de son exécution, il pardonne. Mais c'est dans cet abandon même qu'il a expérimenté la présence, la force de son Seigneur. Il est ce pauvre dont parlait Ben Sirac, ce pauvre que Dieu entend, ce pauvre dont les larmes coulent sur les joues de Dieu.

- Les deux dernières phrases sont surprenantes : il est clair qu'il ne se fait aucune illusion sur son sort, il sait que le grand départ approche... et pourtant il dit « J'ai échappé à la gueule du lion ; le Seigneur me fera encore échapper à tout ce qu'on fait pour me nuire. » Ce n'est donc certainement pas de la mort physique qu'il parle, puisqu'il attend son exécution d'un jour à l'autre. Il sait qu'il n'y échappera pas ; il parle d'un autre danger, beaucoup plus grave à ses yeux, celui dont il remercie le Seigneur de l'avoir préservé... et là je reprends le début du texte : « je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle »... ou un peu plus bas : « Le Seigneur m'a rempli de force pour que je puisse jusqu'au bout annoncer l'Évangile et le faire entendre à toutes les nations païennes. » Déclarer forfait, abandonner la course, c'était le plus grand danger et là encore, il ne voit pas de raison de se vanter, puisque sa fidélité il la doit à la force que le Seigneur lui a donnée.

- Il sait ce qui l'attend, oui mais ce n'est peut-être pas ce que nous croyons : il va mourir, c'est sûr, mais il sait que cette mort n'est que biologique ; elle n'est qu'une traversée pour entrer dans la gloire : « Il me sauvera et me fera entrer au ciel, dans son Royaume » ; et déjà il entonne le cantique de la gloire qu'il chantera en naissant à la vraie vie : « À lui la gloire pour les siècles des siècles. Amen. »

ÉVANGILE : Lc 18, 9-14

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc

18

- 09 Jésus dit une parabole pour certains hommes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres :
- 10 « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain.
- 11 Le pharisien se tenait là et priait en lui-même : 'Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes : voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain.
- 12 Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.'
- 13 Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : 'Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis !'
- 14 Quand ce dernier rentra chez lui, c'est lui, je vous le déclare, qui était devenu juste, et non pas l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Lc 18, 9-14

Une petite remarque préliminaire avant d'entrer dans le texte : Luc nous a bien dit qu'il s'agit d'une parabole... n'imaginons donc pas tous les pharisiens ni tous les publicains du temps de Jésus comme ceux qu'il nous présente ici ; aucun pharisien, aucun publicain ne correspondait exactement à ce signalement ; Jésus, en fait, nous décrit deux attitudes différentes, très typées, schématisées, pour faire ressortir la morale de l'histoire ; et il veut nous faire réfléchir sur notre propre attitude : nous allons découvrir probablement que nous adoptons l'une ou l'autre suivant les jours. Venons-en à la parabole elle-même : dimanche dernier, Luc nous avait déjà donné un enseignement sur la prière ; la parabole de la veuve affrontée à un juge cynique nous apprenait qu'il faut prier sans jamais nous décourager ; aujourd'hui, c'est un publicain qui nous est donné en exemple ; quel rapport, dira-t-on, entre un publicain, riche certainement, et une veuve pauvre ? Ce n'est certainement pas le compte en banque qui est en question ici, ce sont les dispositions du cœur : la veuve est pauvre et elle est obligée de s'abaisser à quémander auprès du juge qui s'en moque éperdument ; le publicain, lui, en a peut-être plein les poches, mais sa mauvaise réputation est une autre sorte de pauvreté.

Les publicains étaient mal vus et pour certains d'entre eux, au moins, il y avait de quoi : n'oublions pas qu'on était en période d'occupation ; les publicains étaient au service de l'occupant : c'étaient des « collaborateurs » ; de plus, ils servaient le pouvoir romain sur un

point très sensible chez tous les citoyens du monde, et à toutes les époques : les impôts. Le pouvoir romain fixait la somme qu'il exigeait et les publicains la versaient d'avance ; ensuite, ils avaient pleins pouvoirs pour se rembourser sur leurs concitoyens... les mauvaises langues prétendaient qu'ils se remboursaient plus que largement. Quand Zachée promettra à Jésus de rembourser au quadruple ceux qu'il a lésés, c'est clair ! Donc quand le publicain, dans sa prière, n'ose même pas lever les yeux au ciel et se frappe la poitrine en disant « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis », il ne dit sans doute que la stricte vérité. Apparemment, ne dire que la stricte vérité, être simplement vrai devant Dieu, c'est cela et cela seulement qui nous est demandé. Être vrai devant Dieu, reconnaître notre précarité, voilà la vraie prière. Quand il repartit chez lui, « il était devenu juste », nous dit Jésus.

Les pharisiens, au contraire, méritaient largement leur bonne réputation : leur fidélité scrupuleuse à la Loi, leur ascèse pour certains (jeûner deux fois par semaine, ce n'est pas rien et la Loi n'en demandait pas tant !), la pratique régulière de l'aumône traduisaient assez leur désir de plaire à Dieu. Et tout ce que le pharisien de la parabole dit dans sa prière est certainement vrai : il n'invente rien ; seulement voilà, en fait, ce n'est pas une prière : c'est une contemplation de lui-même, et une contemplation satisfaite ; il n'a besoin de rien, il ne prie pas, il se regarde. Il fait le compte de ses mérites et il en a beaucoup. Or nous avons souvent découvert dans la Bible que Dieu ne raisonne pas comme nous en termes de mérites : son amour est totalement gratuit. Il suffit que nous attendions tout de lui.

On peut imaginer un journaliste à la sortie du Temple avec un micro à la main ; il demande à chacun des deux ses impressions : Monsieur le publicain, vous attendiez quelque chose de Dieu en venant au Temple ? - OUI...- Vous avez reçu ce que vous attendiez ? - Oui et plus encore - répondra le publicain. - Et vous Monsieur le Pharisien ? - Non je n'ai rien reçu. - ... Un petit silence et le pharisien ajoute : Mais... je n'attendais rien non plus.

La dernière phrase du texte dit quelque chose du même ordre : « Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé » : il ne faut sûrement pas déduire de cette phrase que Jésus veuille nous présenter Dieu comme le distributeur de bons ou de mauvais points, le surveillant général de notre enfance, dont on avait tout avantage à être bien vu. Ici, tout simplement, Jésus fait un constat, mais un constat très profond : il nous révèle une vérité très importante de notre vie. S'élever, c'est se croire plus grand qu'on est ; dans cette parabole, c'est le cas du pharisien : et il se voit en toute bonne foi comme quelqu'un de très bien ; cela lui permet de regarder de haut tous les autres, et en particulier ce publicain peu recommandable. Luc le dit bien « Jésus dit une parabole pour certains hommes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres ». Cela nous arrive à tous, mais justement, c'est là l'erreur : celui qui s'élève, qui se croit supérieur, perd toute chance de profiter de la richesse des autres ; vis à vis de Dieu, aussi, son cœur est fermé : Dieu ne forcera pas la porte, il respecte trop notre liberté ; et donc nous repartirons comme nous sommes venus, avec notre justice à nous qui n'a apparemment rien à voir avec celle de Dieu.

S'abaisser, c'est se reconnaître tout petit, ce qui n'est que la pure vérité, et donc trouver les autres supérieurs ; Paul dit dans l'une de ses lettres : « Considérez tous les autres comme supérieurs à vous-mêmes » ; c'est vrai, sans chercher bien loin, tous ceux que nous rencontrons ont une supériorité sur nous, au moins sur un point... et si nous cherchons un

peu, nous découvrons bien d'autres points. Et nous voilà capables de nous émerveiller de leur richesse et de puiser dedans ; vis-à-vis de Dieu, aussi, notre cœur s'ouvre et Il peut nous combler. Pas besoin d'être complexés : si on se sait tout petit, pas brillant, c'est là que la grande aventure avec Dieu peut commencer. Au fond, cette parabole est une superbe mise en images de la première béatitude : « Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux ».